



COLLOQUE

Droit, Révolutions et Transitions

1959 – 2019 : Cuba, soixante ans de Révolution face à la mondialisation

28 et 29 novembre 2019

Université Aix-Marseille – Campus Schuman (Aix en Provence)

Le colloque « **Droit, Révolutions et Transitions. 1959 – 2019 : Cuba, soixante ans de Révolution face à la mondialisation** » sera organisé par le Centre d'Etudes et de Recherches Internationales et Communautaires (CERIC) et l'Institut Louis Favoreau (ILF-GERJC) de l'UMR 7318 Droit International, Comparé et Européen (DICE), les **28 et 29 novembre 2019** à Aix-en-Provence.

En 2019, Cuba figure parmi les derniers vestiges d'un monde antérieur - un monde dont les cartes ont été rebattues par la décolonisation, l'effondrement du bloc soviétique et la globalisation. Tirillé entre continuité et rupture, le pays fête cette année le **soixantième anniversaire de la Révolution** menée par Fidel Castro (1926-2016), dans un contexte d'importants changements économiques, sociaux, politiques et institutionnels marqué par la récente ouverture à l'Internet et au numérique.

A l'occasion de ce colloque interdisciplinaire, théoriciens et praticiens européens et cubains, juristes publicistes (constitutionnalistes, internationalistes, européenistes), historiens et sociologues reviendront sur la Révolution cubaine et la transition à l'œuvre dans le pays à la lumière de son actualité juridique : **l'accord de partenariat UE-Cuba** approuvé par le Parlement européen en 2017 et **la nouvelle Constitution pour Cuba** adoptée par voie référendaire le 24 février 2019. Loin d'intéresser les seuls spécialistes des systèmes socialistes, **les évolutions que traverse Cuba constituent un cas d'étude extrêmement riche pour interroger la manière dont le droit encadre, détermine et se saisit des mutations politiques (révolution, transition, internationalisation) à l'ère de la mondialisation.**

A la confluence du Droit et des Arts, la programmation du colloque associera aux traditionnelles conférences et table-rondes, la présentation d'une création théâtrale et chorégraphique, imaginée *pour et inspirée par* la manifestation : « de bongos et d'ébène – Poèmes de Nicolas Guillén », interprété sur scène par Karim Camara, comédien-danseur franco-ivoirien. La représentation sera suivie d'une table-ronde à l'occasion de laquelle chercheurs, artistes et membres du public échangeront **autour de l'œuvre du poète Nicolas Guillén (1902-1989), chantre du négrisme et de la révolution cubaine.** Fruit d'une étroite collaboration entre artistes, chercheurs et artistes-chercheurs, cette soirée théâtrale poursuivra le double enjeu de réfléchir, dans une perspective interdisciplinaire, à la perception et à la réinvention des normes et concepts juridiques dans une œuvre littéraire tout en interrogeant et inventant des formes nouvelles, hybrides, pour traduire et faire partager ces recherches. Elle représentera **une occasion rare pour les jeunes chercheurs associés à la manifestation d'explorer de nouvelles formes d'expression et d'interprétation de leur objet d'étude** en dépassant le cadre, parfois rigide, de la pure science du droit.

APPEL A CONTRIBUTIONS JEUNES CHERCHEURS

« Droit et Littérature. Nicolas Guillén (1902-1989) : une autre lecture »

Métisses. Négristes. Révolutionnaires. Ainsi pourrait-on décrire en trois mots l'œuvre et la personne de Nicolas Guillén (1902-1989), poète emblématique du négritisme et de la révolution cubaine. Passé cela, que sauraient en dire les chercheurs en droit ? **Quelle lecture proposeraient-ils de son œuvre poétique ? Transformerait-ils à son contact le regard qu'ils portent sur le monde et sur le droit ?**

El negrismo : le négritisme hispano-caribéen

Contemporain à la négritude européenne (Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor) et nord-américaine (Langston Hughes), le négritisme se développe dans les Caraïbes hispaniques dans les années 1920-1930. Ce courant littéraire et artistique revendique les racines africaines d'une population métisse et de son folklore, en empruntant à la musique et aux danses afro-caribéennes le rythme de ses poèmes, et au quotidien des Noirs caribéens, l'allégresse et la douleur de ses récits. Il en résulte souvent des œuvres sociales et engagées, nourries de faits historiques et sociaux, visant à dénoncer l'aliénation, l'exploitation et l'injustice dont les Noirs sont historiquement et quotidiennement victimes.

Dans la poésie négriste, chaque poème est un autoportrait de l'homme noir ; une autobiographie dans laquelle il n'apparaît plus comme le personnage passif et docile, objet de curiosité des savants, source d'inspiration des artistes blancs, mais comme un personnage actif, conteur et sujet de son récit, acteur de sa condition et de sa révolte. Le changement de perspective est total, le regard décolonisé. Le négritisme embrasse ainsi les fondements de la négritude francophone mais préfère à son combat politique contre le néocolonialisme des métropoles celui d'une lutte universelle contre le racisme : « nous devons nous considérer tous dans l'obligation de nous rapprocher du Blanc, en lui enseignant – c'est bien à nous d'enseigner de temps en temps – que notre peau sombre recouvre un homme qui ressemble beaucoup à celui qui bat dans sa peau blanche » déclarait Guillén en 1929¹. Dans cette optique, la reconnaissance d'une identité métisse se veut le prélude de l'unité du peuple.

« Droit et Littérature. Nicolas Guillén (1902-1989) : une autre lecture »

L'analyse de l'œuvre de Nicolas Guillén (1902-1989) ne relève pas, il est vrai, de la pure science du droit. Les juristes devraient-ils pour autant rester indifférents à sa lecture et s'interdire tout commentaire ? Répondre par l'affirmative serait regrettable tant les réflexions proposées par le poète sur l'altérité, la diversité culturelle, l'égalité raciale et l'impérialisme occidental intéressent le monde du droit. Nourris de faits historiques et sociaux, parfois même d'affaires judiciaires, les poèmes de Nicolas Guillén, pourraient être de nature à inspirer la pensée juridique sur l'ensemble de ces sujets. Après tout, **le négritisme ne cherchait-il pas « décoloniser » la littérature comme certains juristes appellent aujourd'hui à décoloniser le droit ?** Les principaux combats de l'écrivain - la lutte contre le racisme, la colonisation et l'impérialisme- ne résonnent-ils pas dans le cœur et les écrits de nombreux chercheurs ? Ne sont-ils pas au fondement de courants de pensée tels que les *Post-colonial studies* ou la *Critical Race Theory* ? Au-delà des disciplines, des formes et des traductions, ces imaginaires communs invitent à la rencontre, au dialogue.

¹ N. Guillén, « La conquête du Blanc », *Diario de la Marina*, 5 mai 1929

Dans une démarche proche de celle qui anime le mouvement *Law and Literature* mais libre de tout carcan méthodologique, **nous invitons les jeunes chercheurs à proposer leur commentaire d'un poème de Nicolas Guillén**, choisi parmi les poèmes sélectionnés (v. *infra*) par Albane Geslin, professeure de droit international public (Sciences Po Aix) et l'équipe organisatrice.

Né outre-Atlantique au XXème siècle, le mouvement *Law and Literature* connaît un développement croissant depuis les années 1970 aux Etats-Unis et en Europe. Depuis quelques années, le mouvement a gagné les pays de droit continental réputés pour leur attachement au positivisme juridique. Cette dynamique récente témoigne une volonté de « ré-encadrer », de « ré-intégrer » le droit dans la sphère sociale : **la littérature et le droit ne trouvent-ils pas dans la culture, commune origine, dans le langage, commun fonds, et dans le réel, commun objet d'interprétation ?** Résolument interdisciplinaire, ce mouvement explore la variété des rapports qui existent entre le droit et la littérature de manière à faire émerger de nouvelles réflexions à la confluence des pensées et des imaginaires juridique et littéraire. Il vise à appréhender le droit comme littérature (narrativité du droit, analyse littéraire du droit), la littérature dans le droit (analyse des références littéraires comme argument de la rhétorique juridique) et le droit dans la littérature (perception et réinvention des normes juridiques dans les œuvres littéraires). Cette dernière dimension retiendra toute l'attention des candidats.

Il n'est pas demandé aux intervenants de produire une analyse littéraire mais bien de **commenter une œuvre littéraire au prisme du droit**. Cet exercice à mi-chemin entre les disciplines invite les jeunes chercheurs à se saisir de la liberté créatrice des artistes de manière à proposer des contributions audacieuses, originales et créatives. Les poèmes commentés pourront être mis en perspective avec des réflexions et faits actuels, à condition que l'analyse s'efforce de respecter la sensibilité de leur auteur et le contexte de leur écriture.

Les poèmes soumis à commentaire sont retranscrits dans leur traduction française (v. *infra*, pp.8-20) à la suite d'une courte biographie de Nicolas Guillén (v.*infra*, pp.6-7).

Eligibilité :

Cet appel à contribution est réservé aux **jeunes chercheurs** (doctorants et docteurs ayant soutenus leur thèse récemment). Les contributions collectives sont autorisées. En cas de sélection, un seul des contributeurs sera invité à intervenir lors de la table-ronde qui suivra la soirée théâtrale du colloque « Droit, Révolutions et transitions. 1959-2019 : Cuba, soixante de Révolution face à la mondialisation ». **A noter qu'une seule proposition de contribution (individuelle ou collective) sera examinée par personne.**

Valorisation :

Les jeunes chercheurs retenus seront invités à participer au séminaire doctoral « Droit et Littérature » qui se tiendra la veille du colloque, le **27 novembre 2019**, à la Faculté de droit d'Aix en Provence. Ce séminaire d'introduction au mouvement « Droit et Littérature » sera animé par **Norbert Rouland**, Professeur émérite (Aix-Marseille Université), membre honoraire de l'Institut Universitaire de France (chaire d'anthropologie juridique) ; et **Albane Geslin**, Professeure de droit international public (Sciences Po Aix).

En sus, trois des contributions retenues seront présentées par leurs auteurs lors de la **table-ronde « Nicolas Guillén : une autre lecture »**, qui se tiendra le **28 novembre 2019** dans le cadre de la soirée théâtrale du colloque **« Droit, Révolutions et transitions. 1959-2019 : Cuba, soixante de Révolution face à la mondialisation »** (Faculté de droit d'Aix en Provence, Aix-Marseille Université). La table-ronde sera présidée par la Pr. Albane Geslin.

Les auteurs non retenus pour la table-ronde pourront se voir proposer la possibilité de réaliser un **poster de recherche** résumant leur contribution (affiche en format A0) qui sera **exposé en marge de la manifestation**. Les modalités seront précisées aux participants ultérieurement.

Publication :

Toutes les contributions retenues (posters ou interventions) pourront faire l'objet d'une **publication (après évaluation en double aveugle)** dans un ouvrage de la collection **Confluence des droits**, nouvelle collection d'ouvrages numériques, lancée par le laboratoire Droits International, Comparé, Européen (UMR DICE 7318, CNRS, Aix-Marseille Université, Université de Toulon, Université de Pau et des pays de l'Adour).

Modalités et délais :

Les résumés et contributions seront envoyés à l'adresse suivante : colloque.cuba.2019@gmail.com

- **Proposition de contribution - avant le 3 juin 2019**

Les propositions de contribution (résumé de 800 mots, tout compris) devront être transmises avant le **3 juin 2019**, indiquant en objet le titre du poème commenté. Une première sélection sera effectuée par l'équipe organisatrice et le comité scientifique. La réponse sera adressée aux auteurs le **30 juin 2019**.

- **Avant-projet de contribution – avant le 8 septembre 2019**

Les auteurs retenus devront soumettre, avant le **8 septembre 2019**, un avant-projet (3 000 mots tout compris), dont l'acceptation vaudra encouragement mais non pas engagement de publication après la manifestation.

A l'issue de cette seconde étape, les auteurs pourront se voir proposer une intervention lors du colloque (table-ronde) **et/ou** la création, à titre facultatif, d'un poster de recherche (exposé en marge de la table-ronde). Les réponses seront adressées au plus tard le **15 octobre 2019**.

- **Contributions définitives – avant le 15 novembre 2019**

Les contributions définitives seront remises avant le **15 novembre 2019** pour permettre leur communication aux intervenants en amont de la manifestation. La participation au colloque (intervention, poster) ne saurait constituer un engagement de publication. Les modalités de publication (procédure et critères d'évaluation, délais) seront précisées à la suite de la manifestation.

Afin d'assurer les délais de reprographie, les posters de recherche devront être transmis aux organisatrices avant le **8 novembre 2019**.

Frais :

Les frais de reproduction des posters ainsi que les frais de restauration durant le colloque sont pris en charge par les organisateurs. En revanche, les frais de transport et de logement restent à la charge des participants.

Contact :

Pour toute information complémentaire, nous vous prions de bien vouloir vous adresser aux organisatrices, **Alice Monicat** (doctorante contractuelle, CERIC, UMR 7318, Aix-Marseille Université) et **Maria Gudzenko** (doctorante contractuelle, GERJC, UMR 7318, Aix-Marseille Université) à l'adresse suivante : colloque.cuba.2019@gmail.com

Poèmes soumis à commentaire :

Les poèmes soumis à commentaire sont extraits du recueil :

Nicolas Guillén, *Le chant de Cuba, poèmes 1930-1972, Présentation, choix des textes et traduction par Claude Couffon*, Editions Le temps des Cerises, coll. Vivre en Poésie, 2016.

- West Indies I. (*West Indies*, 1934)
- West Indies VI. (*West Indies*, 1934)
- Je ne sais pas pourquoi tu penses... (*Chants pour les soldats*, 1937)
- Soldats en Abyssinie (*Chants pour les soldats*, 1937)
- Le Nom (1954)
- Elégie à Jesus Ménéndez I. et II. (1955)
- Elégie à Emmett Till (1955)
- La muraille (*Le vol d'une colombe populaire*, 1958)
- J'ai (*J'ai*, 1964)
- Peux-tu ? (*J'ai*, 1964)
- Les usuriers (*Le grand Zoo*, 1967)
- Problèmes du sous-développement (*La route dentée*, 1972)
- Al margen de mis libros de estudio (1922) [hors recueil]

Nicolas Guillén (1902-1989) : du négriisme à la Révolution²

Nicolas Guillén naît en 1902 à Camagüey, ville provinciale de l'île de Cuba, récemment libérée de la domination espagnole au terme d'une guerre d'indépendance soutenue par les Etats-Unis (1895-1898). Comme un hasard de l'Histoire, **le poète anti-impérialiste voit le jour l'année de l'adoption de l'Amendement Platt qui autorise les Etats-Unis à intervenir militairement à Cuba, en cas de menace aux intérêts ou aux biens américains.** Libérée, l'île est de nouveau provincialisée, le peuple ruiné, l'économie « trustée » par les entreprises américaines. Partisan de l'indépendance, son père, dont il tient son goût pour la littérature romantique, s'engage alors en politique et rejoint les rangs du parti libéral national pour lequel il occupera les fonctions de sénateur (1908-1912). Sa mère elle, veille à l'éducation de ses enfants dans un pays miné par les crises économiques et l'instabilité politique.

En 1917, le père de Nicolas Guillén est tué à la suite d'un soulèvement de l'opposition libérale contre le gouvernement pro-américain de Mario Garcia Menocal. Vingt ans plus tard, le poète lui dédiera son recueil *Chants pour les Soldats* (« à mon père, tué par les soldats »). Alors que la pauvreté et la faim menacent les siens, le jeune mulâtre est contraint de chercher du travail mais les bureaux du Chemin de fer de Cuba lui ferment leurs portes. La jeune République de Cuba n'est pas débarrassée de ses préjugés racistes. Guillén est finalement engagé comme presseur à l'imprimerie du journal *Le Nacional*, plus libéral. « Le soir, après une journée de dix heures, il [est] possible de songer aux études » et de lire pour s'évader de cette dure réalité. Guillén obtient son baccalauréat en 1919 et publie la même année quelques poèmes adolescents. Grâce aux soutiens politiques de son père, il entreprend des études de droit à la Havane qu'il abandonne rapidement pour profiter pleinement de la vie et laisser libre court à son génie littéraire. Il refuse toutefois de publier ses poèmes, doutant encore de la maturité de sa voix. En 1928, il collabore au *Diario de la Marina*, grand journal de la capitale, dans lequel il publie en 1929 une série d'articles consacrés au « grand problème des rapports entre Noirs et Blancs à Cuba » : « Le chemin de Harlem », « La conquête du blanc », « Idéaux d'une Race » ... **A défaut de trouver sa voix poétique, l'écrivain trouve sa voie politique : il sera le défenseur des Noirs et le relai, à Cuba, d'une lutte universelle contre le racisme.**

En 1930, Guillén publie huit premiers poèmes, « Motifs de *son* », inspirés de la pauvreté quotidienne des Noirs de la Havane et emprunts, comme leur nom l'indique, du rythme propre à cette musique cubaine. Métis. L'écrivain trouve dans le « poème-*son* » la singularité de sa voix, consacrée en 1931 par la publication de son recueil *Songoro Consongo* chaleureusement reçu par ses pairs. Au titre de « poète des nègres » - que lui souffle Langston Hughes, poète du *Harlem Renaissance*, lors de leur rencontre à la Havane - on lui préférera celui de « **poète de Cuba** » ; **poète mulâtre « dont la muse est mulâtresse »**³. Les années 1930, avec leur lot de misère, de crises et d'injustices, font basculer l'œuvre de Guillén dans le champ de la poésie sociale. « Chomâge. Faim. Corruption. Prostitution. Exploitation. Terreur. Tels sont les mots qui reviennent sans cesse à Cuba en ces années 1932-1934 », écrit Claude Couffon (p.53). L'heure n'est plus à la revalorisation du folklore afro-cubain mais à la dénonciation des oppresseurs. Dans son recueil *West Indies* (1934), **Guillén révèle un tout autre visage de la réalité cubaine : celui de la domination blanche occidentale ; malédiction des Antilles, cauchemar de l'homme noir.**

² C. Couffon, « Présentation et choix des textes » in. N. Guillén, *Le chant de Cuba, poèmes 1930-1972*, éd. Le Temps des Cerises, coll. *Vivre en poésie*, 2016, pp.5-92

³ Propos d'Alberto Lamar Scweyer rapportés par Claude Couffon, p.49, *opcit.*

En 1937, Guillén quitte Cuba pour le Mexique socialiste, où il est invité à participer au Congrès de la Ligue des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires Mexicains (L.E.A.R) avant de rejoindre l'Espagne déchirée par la guerre civile entre franquistes et républicains. **Ces deux épisodes ancreront l'idéal révolutionnaire et l'engagement politique du poète qui ne cesseront de grandir au cours de ses voyages** en Amérique Latine, en Europe, en URSS et aux Etats Unis. Contraint à l'exil à la suite du coup d'Etat de Fulgencio Batista en 1952, Guillén est pris de mélancolie lorsqu'il pense à son île natale et à son rêve révolutionnaire avorté. Une lueur d'espoir jaillit de nouveau lorsqu'il apprend, à Paris, les exploits successifs des rebelles et de leur commandant Fidel Castro, retranchés dans la Sierra Maestra depuis 1956. Il s'envole pour Buenos Aires en 1958 où il publie *Le vol d'une colombe populaire*, annonciateur du triomphe révolutionnaire à venir. Le 1^{er} janvier 1959, Fidel Castro proclame solennellement la victoire de la Révolution. Sans attendre, Guillén rentre au pays après six années d'exil. A la Havane, le poète est saisi par l'effervescence populaire. Uni, le peuple cubain espère, aspire à l'avènement d'une société libre, digne et prospère. « **J'avais laissé l'île en pleine tyrannie et je la retrouvais en pleine révolution** », confie-t-il à son ami Claude Couffon (p.86).

En 1961, Guillén est élu président de l'Union des Ecrivains et Artistes de Cuba (UNEAC), précisant son statut de poète national à la renommée mondiale. Dès lors, **il prête sa plume à la Révolution afin de soutenir son projet socialiste et désarmer ses principaux détracteurs** (les Etats Unis, les cubains en exil à Miami). Le recueil *J'ai*, publié en 1964, est emblématique de cette poésie civique qui ne saurait faire oublier au poète le premier de ses combats : celui de lutter contre le racisme et l'amnésie coloniale à Cuba.

En 1989, alors que Cuba s'apprête à entrer dans l'une des périodes les plus difficiles de son histoire (« la période spéciale »), **le poète, comme lié au destin du rêve communiste, s'éteint à la Havane au terme d'une longue maladie.**

Poèmes soumis à commentaires

WEST INDIES LTD I. (West Indies, 1934)

West Indies ! Noix de coco, tabac
et eau-de-vie...
Voici un peuple obscur, un peuple souriant,
conservateur et libéral,
peuple éleveur et sucrier,
où parfois l'argent coule à flots,
mais où l'on vit toujours très mal.

Le soleil grille ici toutes les choses,
il grille le cerveau et grille jusqu'aux roses.
Et sous notre éclatant costume de coutil
nous portons encore des pagnes ;
gens simples, tendres fils d'esclaves,
et de cette pègre incivile,
si variée en son origine,
dont Colomb, au nom de l'Espagne,
fit don aux Indes – geste gracieux -.

Voici des Blancs, des Noirs, des Chinois, des
mulâtres.
Il s'agit, n'est-ce pas, de couleurs à bas prix,
car à travers tant de contacts et de contrats
les couleurs ont couru et pas un ton n'est stable.
(Que celui qui pense autrement fasse un
pas et qu'il parle.)

Ici, il y a tout cela, et il y a des partis politiques
et des orateurs qui déclarent : « En ces moments
critiques... »
Il y a des banques, il y a des banquiers,
des législateurs, des boursiers,
des avocats, des journalistes,
des médecins et des portiers.

Que peut-il nous manquer ?
Et même si quelque chose manquait nous le
ferions chercher.
West Indies ! Noix de coco, tabac et eau-de-vie.
Voici un peuple obscur, un peuple souriant.

Terre insulaire !

Ah, terre étroite !
N'est-il pas vrai qu'elle nous paraît faite
pour abriter seulement une palmeraie ?
Terre d'escale pour l'*Orénoque*
ou autre bateau d'excursion,
bondé, sans un artiste
et sans un fou ;
ports où celui qui rentre de Tahiti,
d'Afghanistan ou de Séoul,
vient se nourrir du bleu du ciel,
en l'arrosant de Bacardi ;
ô ports qui parlent un anglais
qui commence par *yes* et s'achève par *yes*.
(Anglais de cicérone à quatre pattes.)
West Indies ! Noix de coco, tabac et eau-de-vie.

Je me ris de toi, noble des Antilles ;
singe qui t'avances par sauts d'un arbre à l'autre,
ô paillasse qui sues pour éviter la gaffe
et la commets toujours, plus grande chaque fois.
Je me ris de toi, Blanc aux veines vertes
-ces veines qui paraissent quoi que tu fasses
pour
les cacher !-
Je me ris de toi parce que tu parles
d'aristocraties
pures,
de raffineries florissantes, de coffre-forts garnis.
Je me ris de toi, ô nègre singeur,
qui ouvre grands tes yeux devant l'auto des
riches
et qui te sens honteux de voir ta peau si noire
alors que ton poing est si dur !
Je me ris de tous : du policier et de l'ivrogne,
du père et de son rejeton,
du Président et du pompier.
Je me ris de tous ; je me ris du monde entier.
Du monde entier, ému devant quatre pantins
qui se redressent orgueilleux derrière leurs
blasons criards
comme quatre sauvages au pied d'un cocotier.

WEST INDIES LTD VI. (West Indies, 1934)

West Indies ! West Indies ! West Indies !
Voici le peuple hirsute,
cuivré, multicéphale, où serpente la vie
avec sa peau que craquelle une fange sèche.
Voici le baigneur
où chaque homme a des chaînes aux pieds.
Voici le siège ridicule des *trust and companies*.
Voici le lac d'asphalte et les mines de fer,
les plantations de café,
les *ports docks et les ferry boats* et les *ten cents*...
Voici le peuple du *all right*,
où tout va mal :
voici le peuple du *very well*,
où nul n'est bien.

Voici aussi ceux qui servent Mr. Babbit.
Ceux qui envoient leurs fils étudier à West
Point.
Voici aussi ceux qui hurlent : *hello, baby*,
et qui fument des Chesterfield, des Lucky Strike.
Les voici ceux qui viennent danser le *fox-trot*,
et voici les *boys* du *jazz band*,
les estivants de Miami et de Palm Beach.
Les voici ceux qui commandent : *bread and
butter, coffee and milk*.

Et voici l'absurde jeunesse syphilitique,
fumeuse d'opium et de marijuana,
qui étale à tous les regards ses spirochètes
et porte costume nouveau chaque semaine.

La voici donc toute la fleur de Port-au-Prince,
toute l'élite de Kingston, tout le *high life* de
La Havane...
Mais les voici aussi, ceux qui rament parmi
les larmes,
ô dramatiques galériens, ô dramatiques
galériens !
Les voici ceux,
ceux qui travaillent parmi les faisceaux
d'éclairs
la pierre dure où lentement se crispe
la poigne d'un titan. Ceux qui enflamment
l'étincelle rouge, sur la campagne
desséchée.

Ceux qui crient : « Nous voici ! » et auxquels
l'écho d'autres voix
répond : « Nous voici ! » Ceux qui en un
sauvage tumulte
sentent battre en leur sang des syllabes
d'insulte.

Que faire avec eux, s'ils travaillent
au milieu d'un faisceau d'éclairs ?
Les voici ceux qui coude à coude
risquent tout ; et qui donnent tout
de leurs mains généreuses ;
les voici ceux qui fraternisent
avec le Noir qui, le front penché sur la tranchée
sombre
et profonde, se change en pure sueur,
et avec le Blanc, qui sait que la chair est
argile mauvaise
lorsque le fouet la blesse, et pire argile
encore,
humiliée sous la botte, parce qu'alors s'élève
la voix, qui dans la gorge est comme un
tonnerre brutal.
Les voici ceux qui rêvent éveillés,
ceux qui lutte dans le fond de la mine
et qui y écoutent la voix
que prennent pour hurler les vivants et les
morts.
Les voici, les illuminés,
les parias inconnus,
les humiliés,
les délaissés,
les oubliés,
les va-nu-pieds,
les enchainés,
et les transis,
ceux qui devant le mauser crient :
« Frères soldats ! »
et qui roulent blessés,
un filet rouge sur leurs lèvres violettes !
(Que le tumulte poursuive sa marche !
Que flottent les drapeaux barbares,
et que s'enflamment les drapeaux
sur le tumulte !)

JE NE SAIS PAS POURQUOI TU PENSES... (Chants pour les soldats, 1937⁴)
« A mon père, tué par les soldats »

Je ne sais pas pourquoi tu penses,
soldat, que moi je te déteste,
si nous sommes la même chose,
moi,
toi.

Tu es pauvre et moi je le suis ;
je suis d'en bas, tu l'es aussi :
alors, où as-tu donc appris,
soldat, que moi je te déteste ?

Je souffre de ce que parfois
tu oublies ce que moi je suis ;
caramba ! si je me confonds
avec toi, et toi avec moi.

Mais ce n'est pas une raison
pour que je te haisse, toi ;
Nous sommes la même chose,
moi,
toi,
je ne sais pourquoi tu penses,
soldat, que moi je te déteste.

Nous nous verrons donc moi et toi,
ensemble dans la même rue,
coude à coude, oui toi et moi,
sans haine, oui, ni moi ni toi,
mais sachant très bien, toi et moi,
où nous allons, oui, moi et toi...
Je ne sais pas pourquoi tu penses,
soldat, que moi je te déteste.

⁴ Note de Claude Couffon : « texte utilisé pour la traduction : éd. Losada, Buenos Aires, 1952 »

SOLDATS EN ABYSSINIE (Chants pour les soldats, 1937)

Mussolini.
Sur le poing, le menton.
Sur la table, l'Afrique,
en croix,
veines ouvertes.
L'Afrique vert foncé et azurée,
de géographie et de carte.

Le doigt, fils de César,
s'enfonce dans le continent :
muettes sont les eaux de papier,
et muets les déserts de papier,
muettes les villes de papier.
La froide carte de papier
avec le doigt, fils de César,
et son ongle sanglant, déjà cloué
sur l'Abyssinie de papier.

Pirate de tous les démons,
Mussolini,
le masque dur,
la main si longue !

Et l'Abyssinie se hérise,
arque le dos,
elle crie,
rage,
elle proteste.
Il Duce !
Des soldats.
La guerre.
Des bateaux.
Mussolini, dans une auto,
fait son petit tour matinal ;
Mussolini, sur son cheval :
assouplissement vespéral ;

Mussolini dans un avion,
voyage d'une ville à l'autre.
Mussolini sortant du bain,
frais
et bien propre,
vertigineux.
Mussolini, content.
Et sérieux.

Ah ! oui, mais les soldats,
eux, vont tomber et culbuter !
Les soldats
ne feront pas le voyage sur une carte
mais sur le sol d'Afrique,
sous le soleil d'Afrique.
Il n'y trouveront pas de villes de papier ;
les villes seront un peu plus que des endroits qui
parlent
avec de douces et vertes voix topographiques :
fourmilières de balles,
quinte de mitrailleuses,
plantations de lances !
Et alors les soldats
(eux qui n'auront pas voyagé sur une carte),
les soldats,
loin de Mussolini,
seuls ;
les soldats se feront corps en feu dans le désert,
et beaucoup plus petits, bien entendu,
les soldats
au soleil lentement, lentement, se racorniront ;
les soldats
restitués,
les soldats
parmi la fiente des vautours.

LE NOM (1954)

Depuis l'école
et même avant... Depuis l'aube,
lorsque j'étais
à peine un brin de songe et de sanglot,
depuis ce temps,
on m'a dit mon nom. Un saint et un signe
pour pouvoir parler avec les étoiles.
Tu t'appelles, tu t'appelleras...
Et puis on m'a remis
ce que vous voyez écrit sur ma carte,
ceci avec lequel je signe mes poèmes :
quatorze lettres
que dans la rue je porte sur mon dos,
que partout et toujours je porte comme escorte.

Est-ce bien mon nom, en êtes-vous sûrs ?
Possédez-vous bien tous mes signes ?
Connaissez-vous donc mon sang navigable,
ma géographie de sommets obscurs,
de profondes vallées amères,
qui sur les cartes point ne figurent ?
Auriez-vous quelque fois visité mes abîmes
mes souterraines galeries,
et leurs grandes pierres humides,
leurs îles surgissant de noirâtres lagunes
et où je sens tomber
du plus haut de mon cœur
la pure chute d'eaux anciennes
-fracas frais et profonds-
en un lieu plein d'arbres brûlants
de singes équilibristes
de perroquets législateurs et de serpents ?
Toute ma peau (j'aurais dû le dire)
toute ma peau vient-elle de cette statue
de marbre espagnole ? Aussi ma voix d'effroi,
l'âpre cri de ma gorge ? Tous mes os
viennent-ils de là ; et mes racines et les racines
de mes racines et encore
ces branchages obscurs agités par les rêves
et ces fleurs sur mon front ouvertes
et cette sève qui rend amer mon écorce ?
En êtes-vous bien sûr ?
N'y-a-t-il rien d'autre de ce que vous avez écrit,
que ce que vous avez marqué
du sceau de la colère ?
(Oh oui, j'aurais dû vous le demander !)

Eh bien, maintenant je vous le demande :
ne voyez-vous pas ces tambours dans mes yeux ?
Ne voyez-vous pas ces tambours que martèlent
deux larmes sèches ?
N'ai-je donc pas

un aïeul nocturne
avec une grande balafre noire
(plus noir encore que la peau)
une grande balafre faite d'un coup de fouet ?
N'ai-je donc pas
un aïeul mandingue, congolais, dahoméen ?
Son prénom ? Oh oui, dites-moi son prénom !
André ? François ? Aimable ?
Comment dites-vous André en congo ?
Comment, depuis toujours, avez-vous dit
François en dahoméen ?
En mandingue, comment dit-on Aimable ?
Impossible ? C'était, alors, d'autres prénoms ?
Le nom, sans doute !
Connaissez-vous mon autre nom, celui
qui me vient de cette terre immense, le nom
sanglant et prisonnier, qui traversa la mer
parmi des chaînes, qui parmi des chaînes traversa la
mer ?
Ah, vous ne pouvez plus vous en souvenir !

Vous l'avez dissous dans une encre immémoriale.
Vous l'avez volé à un pauvre nègre sans défense.
Vous l'avez caché en croyant
que sous un tel affront j'allais baissé les yeux
Gracias !
Os lo agradezco !
Gentilles gens, thank you !
Merci !
Merci bien !
Merci beaucoup !
Mais non... Pouvez-vous donc le croire ? Non !
Je suis propre.
Ma voix brille comme un métal nouvellement poli.
Sur mes armes, voyez : un baobab,
une lance, un rhinocéros.
Je suis aussi le petit-fils,
l'arrière-petit-fils,
l'arrière-arrière-petit-fils d'un esclave.
(La honte soit au maître.)

Serais-je Yelofe ?
Nicolas Yelofe, peut-être ?
Ou bien Nicolas Bakongo ?
Peut-être Guillén Banquila ?
Ou Koumba ?
Guillén Koumba ?
Ou Kongué ?
Je pourrais être Guillén Kongué ?
Oh, qui le sait !
Quelle énigme parmi les eaux

ELEGIE A JESUS MENENDEZ (I. et II.) (Elégie à Jesús Menéndez, 1955⁵)

[Nous renseignons à titre indicatif] **Jesús Menéndez Larrondo, dirigeant syndical et homme politique cubain, né le 14 décembre 1911, à Encrucijada (Cuba), mort le 22 janvier 1948, à Manzanillo (Cuba).** Coupeur de cannes à sucre puis raffineur, Jesús Menéndez s'est imposé à dix-neuf ans comme l'un des principaux leader du syndicalisme local de l'industrie sucrière puis comme figure influente du mouvement ouvrier cubain et sud-américain. La conquête du « différentiel sucrier » (resserrement du différentiel des salaires dans l'industrie sucrière) lui vaudra le surnom de « Général des cannes à sucre ». En 1948, Jesús Menéndez meurt assassiné par le capitaine Joaquín Casillas.

« *Le 22 janvier 1948, un capitaine de l'armée cubaine, Joaquín Casillas, profitant du passage du leader ouvrier Jesús Menéndez dans la cité industrielle de Manzanillo, l'assassinait à coup de revolver...* » (Couffon, p.79)

I.

Les cannes allaient et venaient
désespérées, en agitant
leurs mains.
Elles t'annonçaient
ta mort, le dos brisé d'un coup de feu.
Elles te montraient
le capitaine : plomb et cuir,
canine, plomb et cuir, pied fourchu, mandibule,
œil de forêt et de tropique,
assis sur son fusil, le capitaine.
Avec quelle voix elles t'appelaient
et te parlaient
les cannes
désespérées
qui agitaient
leurs mains !
Il était là,
la salive déjà en sa bouche entrouverte
et le bond imminent sculpté
sous sa peau électrique,
assis sur son fusil, le capitaine.
Il était là,
flairant de ses narines
tes veines toutes proches,
presque exsangues déjà,
son œil rivé à ton poumon,
sa haine dressée vers ta voix,
assis sur son fusil, le capitaine.
Les cannes
désespérées te l'annonçaient
qui agitaient
leurs mains.
Toi tu les traversais. Tu souriais
de toute ta grandeur. Tu t'enflammais.

Un sucre de violence en ta voix impérieuse,
avec son scintillement d'éclair dans la nuit
roulant de Yankee en Yankee.
Soudain, le claquement
de la poudre. Le coup
de grille sur la pointe d'un rugissement,
et le capitaine –plomb et cuir-,
le capitaine – canine, plomb et cuir-,
plongé dans ton sang inlassable, maritime,
dan ton sang profond déjà submergé.

II.

... Il y eut beaucoup de valeurs qui se
détachèrent. *New York Herald Tribune*. Section
financière.

Enfin un solaire répandu,
enfin une artère brisée,
dissoute en une flaque acide sur du sucre ;
sang annoncé, en vente
un matin à la Bourse
de New York. Sang annoncé, en vente
sur ce ruban vertigineux
de poison qui rampe comme un
serpent interminable à la peau rapide marquée
d'un tatouage de chiffres et de crimes.
Titres en hausse
ou en baisse d'un demi-point
valeurs sans échéance qui gagnèrent
jusqu'à cinq pour cent d'intérêt
en un an.
La Cuban Atlantic Company,
hier mardi,

⁵ Note de Claude Couffon : « première édition en langue espagnole : *Elegia a Jesus Menéndez*, ed. Paginas, Cuba, 1951. Plaquelette tirée à deux cents exemplaires et vendue au profit du mouvement révolutionnaire auquel appartenait Jesús Menéndez. Première édition française, très remaniée par Guillén à Paris : revue Europe, n°118, octobre 1955 ; reprise dans *Elégies antillaises*, éd. Pierre Seghers, Paris, 1955 (N. d. T.)

opéra, par exemple, à vingt-neuf et demi, en baisse de deux points.

la *Punta Alegre Sugar Company*

clôtura en hausse d'un huitième de point.

Le *Wall Street Journal* annonce

que la *Minnesota and Ontario Paper Company*

a accru de quatre millions

le gain de l'année précédente. (Le *New York*

Times

applaudie et crie : « Nous allons à merveille ! »)

Dow Jones communique

par un câble exclusif

que la *Fedders Quigan Corporation*

a retiré son offre

afin de soutenir les actions communes.

La *Cuban Railroad Company*

est demeurée active et ferme.

La *Mullings Manufacturing Company*

a reçu de l'Armée

une commande colossale

de projectiles d'artillerie.

Enfin, diverses cotes :

Cuban Company Communes,

ouverture : 5 points ;

clôture : 5 points 3/8.

West Indies Company,

ouverture 69 points ;

clôture : 69 points 5/8.

United Fruit Company,

ouverture : 31 points ;

clôture : 31 points 1/8.

Cuban American Company,

ouverture : 21 points ;

clôture : 21 points 3/4.

Foster Welles Company,

ouverture : 40 points ;

clôture : 41 points 5/8.

Soudain,

un grand tonnerre fend le toit fragile,

la foudre tombe

de ce ciel bas et sulfurique

sur une salle congestionnée :

Sang Menéndez, aujourd'hui, clôturant

à 150 points 7/8, et tendance à la hausse

Ici, le chœur

des commerçants

des usuriers

des perroquets

et des lyncheurs,

des gribouilleurs,

des policiers,

des contremaitres,

des proxénètes

et des larbins,

des délateurs,

des actionnaires,

esclavagistes,

des trumanistes,

macarthuristes,

et des eunuques

et des bouffons

et des tricheurs ;

ici le chœur des gens

ingrats

et sourds,

aveugles

et durs

ici, auprès du dos ouvert,

de cet immense athlète végétal, le chœur

vendant

des bouillons d'anxiété ; offrant

des caillots cotisables, des nerfs et des os

de cette rébellion écartelée ;

une simple morsure

dans le poumon déjà troué.

Et derrière ses médailles, le capitaine,

concave en sa livrée,

la pensée dans le seul pourboire,

la voix au ras des éperons :

- *Please, please! Come on, ladies and gentlemen!*

Come on! Come on! Come on!

Finalement, ce cauteleux soupir métallique

s'échappa d'un journal du soir :

« *Quoique les gains d'hier aient été impressionnants, le volume relativement bas d'un million six cent mille actions donnent à réfléchir. En dépit de la multitude de raisons exprimées, il semble très probable que cette amélioration ait été de nature technique, et puisse non résulter d'un tournant de la tendance récente, à condition que les milieux réussissent à dépasser leurs maximas antérieurs... »*

Le capitaine est reparti vers sa caserne

avec dans ses yeux la piqûre

d'une aiguille de sang caillé.

ELEGIE A EMMETT TILL (1955-1956)

Le corps mutilé d'Emmett Till, quatorze ans, de Chicago, Illinois, a été retiré du Tallahatchie, près de Greenwood, le 31 Août, trois jours après avoir été enlevé au domicile de son oncle par un groupe de blancs armés de fusils. (The Crisis, New-York, octobre 1955)

Dans l'Amérique des Yankee,
la rose des vents
a son pétale sud éclaboussé de sang.
Il passe, le Mississippi,
- le vieux fleuve frère des Noirs !-
vidant ses veines sur les eaux,
il passe, le Mississippi.
Sa large poitrine soupire
et sur sa guitare barbare,
en passant, le Mississippi
verse de bien cruelles larmes.

Il passe, le Mississippi,
il passe et il regarde, le Mississippi,
les arbres silencieux
avec leurs nègres pendus, déjà mûrs,
il passe et il regarde en passant, le Mississippi,
les cagoules portant les trois lettres lugubres
- en passant, le Mississippi –
et les hommes de la peur et du cri de haine
- en passant, le Mississippi –
et le brasier nocturne :
lumière cannibale
éclairant la danse des blancs ;
et le brasier nocturne
avec un éternel nègre qui brûle,
un nègre retenant
enveloppé dans la fumée son ventre écartelé,
ses viscères humides
et son sexe traqué,
là-bas, dans le Sud alcoolique,
là-bas, dans le Sud outrageant du fouet,
- en passant, le Mississippi –.

Aujourd'hui, ô Mississippi,
ô vieux fleuve frère des Noirs !
Aujourd'hui un enfant fragile,
petite fleur née sur tes rives,
qui n'était pas racine encore de tes arbres,
ni tronc de tes forêts,
ni pierre de ton lit,
ni caïman parmi tes eaux :
un enfant à peine
est mort assassiné et solitaire,
un enfant noir.

Un enfant avec sa toupie,
avec ses amis, son quartier

et sa chemise du dimanche
et son billet de cinéma,
et son pupitre et son ardoise,
et son encre et son encrier,
et aussi son gant de baseball,
aussi son programme de boxe,
aussi son portrait de Lincoln
et son drapeau américain,
un enfant noir.
Un enfant noir, assassiné et solitaire,
qui avait lancé une rose
d'amour sur les pas d'une fille blanche.

Ô vieux Mississippi,
ô roi, ô fleuve à la cape profonde !
Arrête ici ton cortège d'écume,
ton carrosse bleuté que tire l'Océan :
regarde ce corps frêle,
cet ange adolescent et qui portait
à peine refermées
sur les épaules
les cicatrices de ses ailes ;
regarde ce visage au profil disparu,
brisé à coups de pierre,
à coups de plomb, à coups de pierre,
à coups d'insulte, à coups de pierre ;
regarde la poitrine ouverte
et le sang déjà pétrifié sur le caillot ancien.
Viens et dans cette nuit qu'éclaire
une lune de catastrophe,
dans cette lente nuit des nègres
aux souterraines phosphorescences,
viens et dans la nuit qui s'éclaire,
dis-moi, dis-moi, Mississippi :
auras-tu des yeux d'eau aveugle
et des bras de titan indifférent
pour regarder ce deuil, ce crime,
ce mort infirme sans vengeance,
cadavre pur et colossal ?
Viens et dans la nuit qui s'éclaire,
chargé de poings et chargé d'oiseaux,
chargé de rêves, de métaux,
viens et dans la nuit qui s'éclaire,
ô vieux fleuve frère des Noirs,
viens et dans la nuit qui s'éclaire,
viens et dans la nuit qui s'éclaire,
dis-moi, dis-moi, Mississippi...

LA MURAILLE (La colombe au vol populaire, 1958)

Pour ériger cette muraille
viennent à moi toutes les mains,
viennent les nègres aux mains noirs,
viennent les Blancs aux blanches mains,
oui,
pour ériger cette muraille,
allant de la plage à la cime,
allant de la cime à la plage,
là-bas, là-bas, sur l'horizon.

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est une rose et un œillet...
- Ouvre la muraille !

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est le sabre du colonnel...
- Ferme la muraille !

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est la colombe et le laurier...
- Ouvre la muraille !

- Toc ! Toc !
- Qui est là ?
- C'est le scorpion, le mille-pattes...
- Ferme la muraille !

Au cœur de l'ami,
ouvre la muraille ;
au poison et au poignard,
ferme la muraille ;
au myrte et à la menthe,
ouvre la muraille ;
à la dent du serpent,
ferme la muraille ;
au rossignol sur la fleur,
ouvre la muraille...

Pour ériger cette muraille,
s'unissent, oui, toutes les mains :
la main du nègre, la main noire
et la main du Blanc, blanche main.
Pour ériger cette muraille
allant de la plage à la cime,
allant de la cime à la plage,
là-bas, là-bas, sur l'horizon...

J'AI (J'ai, 1964)

Quand je me vois, quand je me palpe,
moi Jean sans Rien, hier encore,
et aujourd'hui Jean avec Tout,
aujourd'hui, avec tout,
je tourne les yeux, et je regarde,
et je me vois et je me palpe
et m'interroge : « Est-ce possible ? »

J'ai, voyons un peu,
j'ai le plaisir de m'avancer dans mon pays,
maitre de tout ce qu'il y a en lui,
regardant là bien près ce qu'autrefois
je n'ai pas eu et ne pouvais avoir.
Je peux dire le sucre,
je peux dire les monts,
je peux dire la ville,
dire l'armée,
à moi déjà et pour toujours, à toi, à nous,
comme l'immense éclat
de l'éclair, de l'étoile, de la fleur.

J'ai, voyons un peu,
j'ai le plaisir d'aller,
moi, paysan, ouvrier, homme simple,
j'ai le plaisir d'aller
(c'est un exemple)
dans une banque et de parler au directeur
non en anglais, non en « monsieur »,
mais de lui *companero* comme on le dit en
espagnol.

J'ai, voyons un peu,
qu'étant un Noir
nul ne peut m'empêcher

de franchir la porte d'un dancing ou d'un bar.
Ou bien au bureau d'un hôtel
me crier qu'il n'y a pas de chambre,
une petite chambre et non pas un palace,
une petite chambre ou je puisse me reposer.

J'ai, voyons un peu,
qu'il n'y a plus aucun gendarme
qui m'empoigne et me boucle dans une caserne
ou qui me soulève et me jette hors de ma terre
au beau milieu de la grand-route.

J'ai que... de même que j'ai la terre j'ai la mer,
country, non,
highlife, non,
tennis, non, yachting, non ;
la mer de plage de plage, de vague en vague,
bleu, géant ouvert, démocratique :
bref, la mer.

J'ai, voyons un peu,
que j'ai déjà appris à lire,
à compter,
j'ai que j'ai déjà appris à écrire,
à penser
et à rire.

J'ai que j'ai maintenant
où travailler
et où gagner
ce qu'il me faut, oui, pour manger.
J'ai, voyons un peu,
j'ai ce que je devais avoir.

PEUX-TU (J'ai, 1964)

A Lumir Cvrby, à Prague

Peux-tu me vendre l'air qui passe entre tes
doigts
et fouette ton visage et mêle tes cheveux ?
Peut-être pourrais-tu me vendre cinq pesos de
vent,
ou mieux encore me vendre une tempête ?
Tu me vendrais peut-être
la brise légère, la brise
(oh, non, pas toute !) qui parcourt
dans ton jardin tant de corolles,
dans ton jardin pour les oiseaux,
dix pesos de brise légère ?

Le vent tournoie et passe
dans un papillon.
Il n'est à personne, à personne.

Et le ciel, peux-tu me le vendre,
le ciel qui est bleu par moments
ou bien gris en d'autres instants,
une parcelle de ton ciel
que tu as achetée, crois-tu, avec les arbres
de ton jardin, comme on achète le toit avec la
maison ?
Oui, peux-tu me vendre un dollar
de ciel, deux kilomètres
de ciel, un bout – celui que tu pourras –
de ton ciel ?

Le ciel est dans les nuages.
Les nuages qui passent là-haut
ne sont à personne, à personne.

Peux tu me vendre la pluie, l'eau
qui t'a donné tes pleurs et te mouille la langue ?
Peux-tu me vendre un dollar d'eau
de source, un nuage au ventre rond,
laineux et doux comme un agneau,
ou l'eau tombée dans la montagne,
ou l'eau des flaques
abandonnées aux chiens,
ou une lieu de mer, un lac peut-être,
cent dollars de lac ?

L'eau tombe et roule.
L'eau roule et passe.
Elle n'est à personne, non.

Peux-tu me vendre la terre, la nuit
profondes des racines ; les dents
des dinosaures, la chaux éparse
des squelettes lointains ?
Peux-tu me vendre des forêts enfouies, des
oiseaux morts,
des poissons de pierre, le soufre
des volcans, un milliard d'années
montant en spirale ? Peux-tu
me vendre la terre, peux-tu
me vendre la terre, peux-tu ?

Ta terre est aussi bien ma terre
Tous passent, passent sur son sol.
Il n'est à personne, à personne.

LES USURIERS (Le Grand Zoo, 1967)

Monstres ornithomorphes,
dans leurs immenses cages noires,
les Usuriers.
Voici le Huppé Blanc (Grand Usurier Royal)
et l'Usurier-Vautour, oiseau des grandes plaines
voici la Torpille Vulgaire, avalant ses enfants
et la Dague-Rageuse à la traine cendrée
qui mange ses parents,
et le Vampire Cormoran,
suceur de sang, qui vole sur la mer.
Dans cette oisiveté forcée
de leurs énormes cages noires,
les usuriers comptent, comptent leurs
plumes
et se les prêtent à intérêts.

PROBLEME DU SOUS-DEVELOPPEMENT (La Route dentée, 1972)

Monsieur Dupont te traite de sauvage
parce-que tu ne sais pas qui était le petit-fils
préféré de Victor Hugo.

Herr Müller pousse les hauts cris
parce que tu ignores
le jour (très précis) où Bismarck est mort.

Ton ami Smith,
anglais ou nord-américain, je n'en sais rien,
voit rouge quand tu écris Shell.
Paraît que tu économises un l
(et que pour comble, tu dis *tchel*.)

Bon, et après ?
Lorsque ton tour viendra,
demande-leur de prononcer cacarajicara
et de situer l'Alconcagua
et puis demande aussi qui était Sucre
et dans quel endroit de notre planète
est mort Marti.

Ah ! S'il te plaît :
qu'on te parle toujours en espagnol.

AL MARGEN DE MIS LIBROS DE ESTUDIO (1922)

[Nous renseignons à titre indicatif] Ce poème ne figure pas dans l'ouvrage précité. A notre connaissance, ce poème écrit par Nicolas Guillén en 1922 alors qu'il étudiait à la Faculté de droit de la Havane n'a pas été traduit en français. Nous le reproduisons ici dans sa langue originale.

I.

Yo, que pensaba en una blanca senda florida,
donde esconder mi vida bajo el azul de un
sueño,
hoy pese a la inocencia de aquel dorado
empeño,
muero estudiando leyes para vivir la vida.

Y en vez de una alegría musical de cantares,
o de la blanca senda constelada de flores,
aumentan mis nostalgias solemnes profesores
y aulas llenas de alumnos alegres y vulgares.

Pero asisto a la clase puntualmente.
Me hundo en la enfática crítica y el debate
profundo.
Savigny, Puchta, Ihering, Teófilo, Papiniano...

Así cubren y llenan esta vida que hoy vivo
la ciencia complicada del administrativo
y el libro interminable del Derecho Romano.

II.

Luego, en el mes de junio, la angustia del
examen.
Pomposos catedráticos en severos estrados,
y el anónimo grupo de alumnos asustados
ante la incertidumbre tremenda de dictamen

que juzgará el prestigio de su sabiduría...
aplaudid aquel triunfo que el talento pregona,

y mirad cómo a veces el dictamen corona
con un sobresaliente una testa vacía.

Deshojar cuatro años esta existencia vana,
en que París es sueño y es realidad la Habana;
gemir, atado al poste de la vulgaridad,

y a pesar del ensueño de luz en que me agito,
constreñir el espíritu sediento de infinito
a las angostas aulas de una Universidad.

III.

¿Y después? Junto a un título flamante de
abogado,
irá el pobre poeta con su melancolía
a hundirse en la ignorancia de alguna notaría,
o a sepultar sus ansias en la paz de un juzgado.

Lejos del luminoso consuelo de la rosa,
de la estrella, del ave, de la linfa, del trino,
toda la poesía de mi anhelo divino
será un desesperante montón de baja prosa.

Y pensar que si entonces la idealidad de un
ala
musical, en la noche de mi pecho resbala
o me cita la urgente musa del madrigal,

tendré que ahogar, señores, mi lírica demencia
en los considerandos de una vulgar sentencia,
o en un estrecho artículo del Código Penal...